



LES MARCHANDS DE BOIS ET LES COURS À BOIS¹

à Québec au milieu du XX^e siècle

Par Pierre Auger

Pierre Auger est titulaire d'un doctorat en linguistique de l'Université des sciences humaines de Strasbourg (1973). De 1971 à 1987, il a fait carrière à l'Office de la langue française du Québec où il a occupé diverses fonctions de recherche et de direction. Il a été en outre commissaire à la Commission de toponymie du Québec de 1975 à 1988. En 1987, il est nommé membre à vie du Conseil international de la langue française (Paris). En 1987, il rejoint l'Université Laval comme professeur de terminologie et il est nommé professeur titulaire en 1994. Au cours de ces années, il a été reçu comme professeur invité dans plusieurs universités à travers le monde. Il est professeur retraité depuis 2009.

Québec, certainement la ville historiquement la plus ancienne et une des plus importantes pour l'industrie du bois au Canada au XIX^e siècle, a conservé au-delà des aléas de l'industrie forestière son caractère spécifique, entre autres, grâce au développement du secteur commercial du bois ouvré et l'ouverture de *cours à bois*. Ainsi, au fil des ans et surtout à compter des années 1930, près d'une dizaine d'entreprises familiales² se sont partagées jusque dans les années 1980 ce commerce du bois ouvré (gros et détail), soit les familles Auger, Bilodeau & Doré, J. Georges Chalifour, Drouin & Drouin, Jos. Grenier, Isidore Garon, Jos. Morneau et Louis Canac-Marquis³ exploitant chacune une cour à bois et assurant pour la plupart la transformation secondaire des bois d'œuvre et de sciages spéciaux (séchage du bois, sciage de bois carré, rabotage de bois scié, moulurage, tels les planches à emboutage, les moulures intérieures décoratives, celles pour les portes et fenêtres, les lambris intérieurs et les recouvrements à clin de maisons, etc.). Ces familles de marchands de bois constituaient une sorte de club de bourgeois et leurs membres se connaissaient et se côtoyaient à l'occasion lors des événements professionnels commerciaux (congrès, salons et assemblées syndicales) tenus à Québec et à Montréal. Aussi, la compagnie forestière Macmillan Bløedel, exploitants de la Colombie-Britannique, avait établi à Québec dans les mêmes années une succursale pour la vente en gros auprès des marchands de bois de Québec des prestigieuses essences des grands conifères de la Côte-Ouest canadienne très recherchées pour la construction domiciliaire de prix, tels le sapin Douglas, l'épinette de Sitka, le cèdre rouge et la pruche de l'Ouest pour ne nommer que ces essences. Ce bureau était dirigé par l'ancien héros de guerre le brigadier-général Paul Triquet (Croix Victoria, 1943), une personnalité alors bien connue à Québec. Le siège social de Macmillan Bløedel sis à Vancouver a accueilli à quelques reprises dans ces années l'un ou l'autre des associés Auger pour une visite de leurs installations de coupes de bois en forêt.

Après le départ des riches « barons du bois » écossais et anglais au milieu du XIX^e siècle et qui sont retournés en Grande-Bretagne, le commerce du bois de gros et détail à Québec passe alors aux mains de commerçants locaux issus de Québec, de *marchands-négociants* selon l'appellation de Bervin (1982) appartenant à la bourgeoisie locale, assez instruite et fortunée, distincte cependant des petits marchands de quartier.

1 J.-Éric Hudon, dans son Vocabulaire forestier, définit le terme cour à bois comme le « Terrain réservé au dépôt des billes avant le sciage ou à l'empilement des pièces de bois au sortir de la scierie ». Par métonymie, le terme a été et est toujours aussi employé avec le sens d' « Entreprise commerciale où l'on fait le commerce du bois ouvré sur place » (AugFor 1973).

2 L'annuaire forestier de la province de Québec 1947 recense quelque 25 entreprises sous la rubrique Bois de construction laquelle inclut plusieurs raisons sociales de commerces ne comportant pas de cour à bois, mais identifient plutôt des courtiers en bois possédant des adresses dans le quartier d'affaires, rue Saint-Pierre à Québec.

3 Aujourd'hui, en 2018, un seul nom des dix familles nommées au début de cet article se retrouve encore dans le nom d'une quincaillerie/centre de rénovation, il s'agit de CANAC, une réduction de l'ancienne raison sociale Louis-Canac-Marquis, mais n'appartenant plus à la famille Canac-Marquis.

Dans un article de 1982 intitulé *Espace physique et culture matérielle du marchand-négociant à Québec au début du XIX^e siècle (1820-1830)*, Georges Bervin définit son concept de marchand-négociant selon différents caractères:

(Ces marchands-négociants) tiennent le sommet de la hiérarchie commerciale de la ville. En plus de servir d'intermédiaires entre les grands marchands de la métropole anglaise (avec lesquels ils sont en étroite relation) et les autres commerçants de la ville de Québec, ils entretiennent des liens privilégiés et se trouvent représentés au sein même de l'appareil d'État. (Bervin 1982, p.1)

Bervin fait de ces marchands-négociants une classe à part dans la hiérarchie sociale commerçante de la ville de Québec, plus éduquée, plus fortunée et logée dans les beaux quartiers de la ville, sise entre les anciens *Barons du bois* du XIX^e siècle et les petits marchands de quartier. Cette classe de commerçants possède un réseau social étendu, fréquente les clubs sociaux de la ville et se retrouve dans les différents corps établis de la ville, Chevaliers de Colomb et autres. Les marchands de bois de Québec nommés ici dont les commerces remontent au-delà de 1880 se situent dans cette lignée décrite par Bervin.

En aval, à l'activité des cours à bois, on retrouvait un certain nombre de *boutiques* (ateliers) de portes et châssis, principales utilisatrices des bois sciés locaux de premier choix, le *pin blanc séché, blanchi (raboté)* et *clair de nœuds*, des petites entreprises de tailles diverses le plus souvent localisées en Basse-Ville de Québec ou à son pourtour. Ces ateliers fournissaient les portes et fenêtres pour les maisons domiciliaires québécoises à ossature de bois construites à l'époque⁴, elles ont été remplacées dans les années 1960 par des usines modernes de portes et fenêtres automatisées utilisant des matériaux multiples ou composites (plastique, aluminium, bois traité etc.) avec un vitrage de type thermos). Ici encore, le modernisme a balayé la tradition, l'évolution de l'architecture domiciliaire urbaine aidant.

⁴ Ce type de maison s'est largement répandu après la Seconde guerre mondiale avec l'étalement urbain hors des murs de la Vieille-ville pour constituer des quartiers excentriques destinés à une nouvelle classe moyenne. La fenêtre en bois à guillotine doublée en hiver d'une fenêtre complète avec une fente d'aération et en été d'un cadre de moustiquaire a été le modèle le plus en usage à cette époque.

Pour développer le sujet de notre article, nous utiliserons l'exemple de la famille Auger, commerçants de bois dans la ville de Québec depuis 1874⁵.

Les liens de la famille Auger avec le domaine du bois remontent aussi loin qu'au milieu du XIX^e siècle avec l'ancêtre Amédée J. Auger et ses nombreuses entreprises: bois carré en cages, chantiers forestiers, scieries⁶. Au milieu du XIX^e siècle, A. J. Auger tenait une place d'affaires au 71 de la rue St-Pierre dans la Basse-Ville de Québec. Il commerçait alors du bois carré de pin et des billes de sciage qu'il réceptionnait au port de Québec sous la forme de « cages » assemblées en trains de bois en provenance de l'Outaouais. Il s'agissait soit de cargaisons de bois acheté de producteurs hors Québec via le télégraphe⁷ et *mis en cages* là-bas, soit de lots de bois achetés sur place et qu'il faisait mettre en « cages » par une équipe de « cageux » contractuels, pour constituer un train de bois qu'il accompagnait lui-même tout au long du flottage jusqu'à Québec. Amédée J. Auger a eu un fils, Armand G. Auger, qu'il s'est adjoint dans une nouvelle compagnie dénommée *Auger & Son* en 1917 devenue *Auger & Fils* en 1920, compagnie spécialisée cette fois dans la coupe de bois, le commerce du bois de sciage, les poteaux télégraphiques, les bardeaux de cèdre et le bois à pâte, un nouveau débouché prometteur pour le Québec. Armand G. Auger a eu 5 fils et il créa en 1932 quelques années avant le décès de son père Amédée en 1934, une nouvelle compagnie dans le quartier St-Roch, au 25 de la rue Daulac, avec trois de ses fils, Antoine, Louis et René. Cette dernière association a été réincorporée sous le nom *Auger & Auger Ltée* et relocalisée dans le quartier Limoilou sur la rue Industrielle vers la fin de la guerre en 1943.

⁵ Le présent texte fait suite à un premier article paru dans la revue *Histoires forestières du Québec* en mai 2018 et situant les activités des différentes compagnies Auger dans la deuxième partie du XIX^e siècle jusque en début du XX^e siècle

⁶ Voici une liste chronologique des raisons sociales :

1874 - 1899 - « Auger Lumber » : Amédée J. Auger, marchand de bois à Québec

1900 - 1919 - « Auger & Son » : Amédée J. Auger et Armand G. Auger, marchands de bois à Québec

1906 - « Charlevoix Lumber » : Armand Gabriel Auger, Port-aux-Quilles

1920 - 1931 - « Auger & Son » devient « Auger & Fils », Québec

1932-1948 - « Auger & Auger » : Armand G. Auger, Antoine A. Auger, René Auger et Louis Auger

1949-1980 - « Auger & Auger Ltée » : Antoine A. Auger, René Auger et Louis Auger, Québec

⁷ Un code télégraphique spécifique pour le bois nommé *American Lumberman Telecode* (Canadian Lumberman Telecode) a été utilisé dès les années 1900 pour faciliter les transactions d'achat/vente de bois comportant de nombreux détails quantitatifs et qualitatifs.

C'est à compter donc des années 30 qu'on peut parler de « cour à bois »⁸ pour désigner le type d'activités de la nouvelle compagnie. Les lignes qui suivent veulent décrire à la fois la topographie et les activités de ce type d'établissement, comme entité spécifique en milieu urbain.

La notion de « cour à bois »⁹ comme entité commerciale et lieu physique de commerce mérite une description qui rende compte de la réalité couverte par l'expression. Au sens premier, l'expression cour à bois désigne une aire de terrain où l'on empile et stocke du bois sous différentes formes, sans référence spécifique au commerce du bois. Au sens second, l'expression est propre aux entreprises de commerce du bois et réfère à l'espace extérieur où l'on empile le bois par grandes piles carrées en attendant de le vendre ou de le préparer. Enfin, au sens trois le terme désigne l'entité dans sa globalité, celle d'une entreprise où l'on produit, fabrique, prépare différentes découpes de bois et en effectue le commerce, par exemple on dira : *Ils exploitent une cour à bois dans Limoilou.*

Physiquement, les *cours à bois* de l'époque étaient organisées à peu près toutes sur le même plan, celle des Auger ressemblaient à celle des concurrents et vice-versa.

Les principales aires correspondant à la chaîne des activités sont :

Bloc des bureaux administratifs : réception des clients, comptabilité, gestion de l'entreprise.

Bloc du moulin de préparation des divers sciages gardés en stock (planches embouvetées, colombages, planches et madriers divers, moulures (de portes et fenêtres, décoratives, spéciales) et des commandes particulières.

- Sciage et resciage (*scies à ruban*)
- Rabotage (*planeur*), dégauchissage (équarisseuse)
- Moulurage (sticker, moulurière)
- Atelier de limage (millwright)

Bloc de stockage des rebuts

- Copeaux de rabotage (shed à ripes)
- Sciure (shed à bran de scie)

Bloc de stockage des sciages

- Extérieur (zone des piles de bois, façon en *échiquette*)
- Intérieur (les *sheds* à bois) pour les sciages façonnés, les planches à clin, les moulures et les bois de valeur.

Bloc de transport du bois

- quai et voie ferrée pour la réception et l'acheminement de bois par chemin de fer *siding*

Bloc de service

- locaux pour les employés
- équipement de sécurité



Photo aérienne de l'entreprise A&A Ltée prise en 1948.

Source : Quebec Air Photo, Québec.

⁸ L'appellation boutique à bois a été également utilisée avec le même sens, mais pour des entités plus petites et aussi pour des commerces faisant la préparation de sciages de toutes sortes.

⁹ Cf. AugFor73 concepts 505 et 510.

De façon moins prosaïque et plus personnelle, je livre ici mes souvenirs de la cour à bois *AUGER & AUGER Ltée* à Limoilou qui remontent à ma petite enfance, dans les années 1950, comme lieu mythique et mystérieux à la fois, fleurant bon les copeaux de bois et la sciure fraîche. Mon père m'y amenait souvent les dimanches en après-midi pour l'accompagner dans ses visites de fin de semaine pour s'assurer que tout était en ordre sur le site de son entreprise. À cette époque, il fallait accéder au quartier Limoilou et le chemin de la Canardière par l'intérieur de la ville en l'absence d'autoroute. Nous partions de la maison et descendions en voiture la Côte de Sillery pour rejoindre le chemin de bordure du fleuve et traverser les grands réservoirs pétroliers, pour arriver au port de Québec, poursuivre notre route vers la papeterie AngloPulp10 et gagner le boulevard des Capucins et ses *cours à charbon*, pour rejoindre enfin le chemin de la Canardière et notre destination le 48 de l'avenue Industrielle avec son grand panneau frontal *AUGER & AUGER Ltée - Bois et matériaux de construction*.



La visite commençait dès l'ouverture de la grande barrière en grillage Frost et son gros cadenas qui fermait la cour à bois et la protégeait des visiteurs indésirables. Mon père gardait toujours sur lui son gros trousseau de clés à enveloppe de cuir et chacune des clés était marquée d'une lettre distincte correspondant à chacun des bâtiments. À l'échelle de

l'enfant d'une dizaine d'années que j'étais alors, la vue de l'ensemble de la cour qui s'offrait là à mon regard me semblait gigantesque. Le parcours de la visite restait inchangé d'une visite à l'autre, il tenait d'une sorte de rituel.

D'abord en entrant à droite, on voyait le bâtiment abritant l'équipement de lutte aux incendies, la chambre du système de gicleurs avec ses cadrans, ses appareils d'appoint contre le gel en cas de panne de courant, de gros tuyaux d'incendie enroulés, des extincteurs à l'eau en cuivre rouge et divers outils: haches, masses, pelles, fourches. Dans cette partie du bâtiment étaient également conservées, des billes de bois exotiques précieuses comme le gaïac, l'ébène, l'okoumé, le noyer noir d'Amérique placées là à l'abri des regards, en prévision de très rares ventes. La partie gauche du bâtiment appelée *shed à ripas* contenait deux silos, l'un des copeaux provenant des raboteuses (planeurs et dégauchisseuses) et des moulurières (stickers), l'autre de la sciure de bois provenant des grandes scies à ruban et soufflés depuis le moulin, un moulin de préparation dans les faits, logé dans le bâtiment voisin. Ces deux silos étaient rehaussés de façon à pouvoir accueillir en-dessous des camions pour en assurer le vidage à des intervalles réguliers. Une toupie, comme on appelait la soufflerie conique venait coiffer le bâtiment.¹¹ Ces résidus de bois étaient donnés à un éleveur de dindes de Valcartier pour les copeaux et à la chaufferie de l'Hôpital St-Michel-Archange (aujourd'hui : Institut universitaire en santé mentale de Québec) de Beauport, pour la sciure.

Le *moulin* suivait immédiatement à la gauche, rattaché à la *shed à ripas* par le conduit à copeaux / sciure. La désignation *moulin* référait « au lieu où était préparé le bois : scié, rescié, refendu, débité, raboté, mouluré, et où donc étaient rassemblées toutes les machines à bois (scies, raboteuses – planeurs – dégauchisseuse-corroyeur, moulurières etc.). Une grande porte de type garage déroulante permettait l'accès aux grands chariots à 2 roues en fer tirés par un tracteur de ferme et amenant le bois au moulin pour une 2^e ou une 3^e transformation vers les grandes scies à ruban pour la refente ou vers les raboteuses (les planeurs) ou les dégauchisseuses pour les madriers ou vers les grandes moulurières (les stickers) pour les planches resciées destinées à l'embouvetage, au profilage (planches à clins, lambris) ou au façonnage en moulures

10 Une usine de l'Anglo-Canadian Pulp & Paper Mills Ltd, aujourd'hui Papiers White Birch, usine Stadacona.

11 Un début d'incendie dans un des silos vite contrôlé mit en péril l'entreprise dans les années 1960.

décoratives pour les maisons (plinthes, chambranles, gorges, quart-de-rond, demi-rond, mains-courantes, nez de marches, tablettes, éléments de boiserie etc.). D'autres postes (scie oscillante ou botteuse) permettaient de rogner les pièces de bois, de les sabler (la sableuse à ruban) ou encore de découper les grands panneaux de contreplaqués (bancs de scie à tables de coupe). Toute cette machinerie, moulurières en tête, produisait à l'usage un bruit d'enfer audible au-delà de la cour à bois, dans tout le voisinage, mais surtout assourdissant pour les employés du moulin, à une époque où les protecteurs d'oreilles étaient peu ou pas utilisés. Le scieur qui jouait aussi le rôle de contremaître du moulin régnait sur ce lieu et veillait à la bonne préparation des différents sciages, l'œil aux justes mesures. Au fond du moulin, gisait un immense tas de déchets de coupes et de retailles de tous genres qu'il fallait débarrasser de temps à autre quand on ne les vendait pas à des particuliers pour amorcer le feu dans les poêles à bois ou les cheminées. On utilisait aussi ce bois de rebut avec la ripe et le bran de scie pour alimenter les deux grandes fournaies à bois du moulin durant les mois froids de l'hiver.

À l'étage, au-dessus du *moulin*, qu'on atteignait grâce à un long escalier fait d'une seule portée et passablement à pic, se trouvait la boutique, un grand atelier de travail du bois avec toute la machinerie pour les travaux de menuiserie. René, un des frères de mon père, utilisait cet atelier à ses heures de loisir pour y confectionner des meubles en bois. Un long escalier au fond de marche ouvert y menait et un mauvais éclairage venait ajouter d'ailleurs à mes peurs d'enfant. La deuxième partie de l'étage était occupée par l'atelier d'affûtage, aiguisage et limage et, au royaume du *millwright* (le mécanicien-limeur), chargé de l'entretien des machines à bois, du limage des scies et de la fabrication et de l'ajustage des fers pour les moulurières, il était le responsable de la bonne marche des toutes les machines du moulin. Une odeur d'huile et de graisse régnait dans son atelier et je regardais les outils et les appareils divers qui gisaient sur les tables de travail métalliques, à côté des grandes lames de scie à ruban en formes de boucles retenues dents en l'air par un dispositif spécial pour être aiguisées, réparées et parfois soudées à l'argent avec les chalumeaux de soudage à leur côté, et aussi les cylindres portant les fers à ajuster et aiguiser des raboteuses et des moulurières. Tout cet attirail mystérieux aux mains du *millwright* avait le don de me fasciner.

En sortant du moulin par la petite porte de façade était érigé un immense abri constitué par quatre grands poteaux hauts d'une trentaine de pieds sur lesquels reposait un toit à deux pans à couverture de tôles. Cet abri servait à protéger des intempéries tout le bois de pin blanc local et le bois des grands conifères de l'Ouest canadien, bois destinés au resciage, au planage (blanchissage et rabotage) ou au moulurage. Les grandes planches de bois étaient mises en piles carrées façon «*en échiquette*» complétant ainsi leur séchage tout en évitant le gauchissement. On retrouvait aussi non abritées de grandes piles de bois d'œuvre brut ou de planches embouvetées, épinette, sapin et pruche locaux. Ces piles carrées ont longtemps donné leur caractère visuel particulier aux cours à bois du Québec. Fait notable, le compte des planches au défilage s'effectuait par la méthode de pointage à dix unités (dot and tally) sur des cartes, une façon d'éviter les erreurs ou les comptages à répétition.

Quant aux bois préparés, planés ou moulurés, ils étaient remisés dans les hautes sheds à bois, rangés à la verticale, par catégories de sciage / essences / longueur. Les différentes unités de hangar étaient fermées chacune par deux hautes portes à battant et reliées entre elles pour former un grand «L» coupé à son extrémité par une voie de garage (siding) du chemin de fer du CN qui possédait une gare de triage voisine. Cette voie de garage était posée là pour accueillir les bois bruts venant d'aussi loin que la Colombie britannique et le Nord-Ouest américain pour des essences canadiennes ou américaines comme le *sapin Douglas* (B.C. Fir), le *cèdre rouge de l'Ouest*, la *pruche de l'Ouest*, le pin blanc de l'Ouest, ou encore des wagons entiers de contreplaqués de sapin Douglas.

Un vaste entrepôt fermé situé à la limite nord du site était utilisé pour stocker différents produits et matériaux de construction : portes, bardeaux de cèdre ou d'asphalte, papiers de construction, panneaux isolants, contreplaqués de diverses essences, en fait, tout ce qui devait rester au sec. Tout à côté, on retrouvait à l'air libre, une cour à bois carrés gisant au pied d'une grue mécanique pivotante pour pouvoir les manipuler. Ces pièces de bois, ordinairement de la pruche de l'Ouest de section alors aussi forte que 14 x 14 pouces et pouvant mesurer jusqu'à 40 pieds (12,2 m) de longueur étaient vendues pour servir de poutres dans la construction de grosses maisons ou

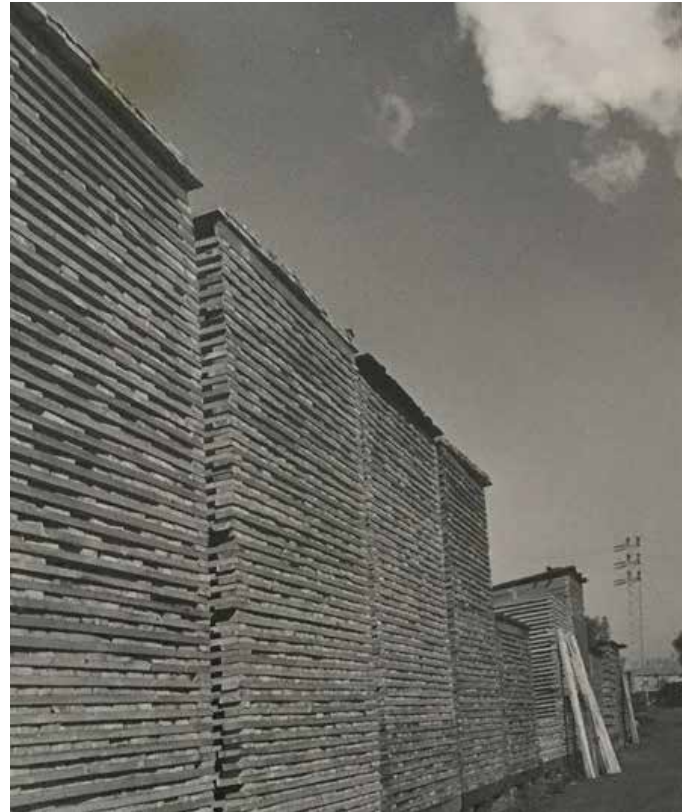
encore resciées en forts madriers. Cette cour était aussi desservie par une voie de garage pour amener ce gros bois destiné à de gros œuvres. Ces pièces de bois sont aujourd'hui remplacées dans la construction par des poutrelles d'acier ou par des pièces de bois d'ingénierie qui peuvent être fabriquées en très grande longueur, ce qui les rend très intéressantes pour monter des structures fortes et relativement légères.



Pour terminer ce tour de la cour à bois, il faut revenir à son entrée est sur la rue Industrielle où se trouvaient les bureaux de la compagnie Auger & Auger Ltée. Côté cour du bâtiment principal, un long comptoir de vente accueillait les clients pour loger ou récupérer les commandes. Tant les commandes que les bons de livraison étaient délivrés sur place, les factures manuelles étaient faites aussi sur place pour les seules ventes au détail. Les ventes en gros étant plus fréquentes, c'est surtout des entrepreneurs, des camionneurs ou des menuisiers/charpentiers¹² qui étaient servis au comptoir, les clients ordinaires utilisaient surtout le service de livraison à domicile. Le reste du bâtiment était utilisé pour le bureau des patrons (Antoine, René et Louis) et les emplacements de travail des secrétaires et préposés à l'administration. Une petite salle de montre exposait

¹² Parmi la clientèle spécialisée, on peut citer le chantier de Saint-Bernard-de-l'Île-aux-Coudres qui construisait des goélettes en bois pour les besoins du cabotage fluvial, Aurèle, fils de Laurent Tremblay propriétaire du chantier naval venait régulièrement avenue Industrielle. Le cinéaste Pierre Perrault y tourne le film *Les voitures d'eau* en 1968.

en permanence des panneaux de lambris extérieurs, des panneaux décoratifs pour la maison et divers modèles de moulures parmi les plus utilisées dans les habitations québécoises.



Il régnait un va-et-vient constant, hiver comme été dans la cour à bois. L'hiver on pouvait voir les manœuvres lourdement vêtus de vêtements d'étoffe et de calottes de cuir qui passaient toute la journée à travailler dehors dans la cour par des températures souvent polaires. Ils disposaient pour se réchauffer de temps à autre d'un local-cantine surchauffé à 25 degrés, ils y mangeaient le midi et les vêtements de travail, bottes et mitaines y séchaient aussi la nuit. Le travail à la dure c'était la règle générale à cette époque.

Ces visites quasi hebdomadaires de A & A Ltée avec mon père ont réellement marqué mon enfance et ont eu le bénéfice d'exercer ma curiosité et de faire du domaine du bois, pour moi, l'environnement normal au sein de ma famille paternelle, une famille profondément ancrée dans l'industrie du bois, le commerce et la transformation du bois dans la région de Québec et plusieurs autres localités de l'est du Québec et ce, depuis la moitié du 19^e siècle jusqu'au milieu des années 1980, soit plus d'un siècle d'activités

impliquant quatre générations de Auger (1- Amédée J. Auger, 2- Armand A. Auger, 3- Antoine – René – Louis Auger 4- Michel Auger – Jacques Auger)¹³. Édouard Auger, 4^e frère de la 3^e génération, pour sa part était copropriétaire d'un commerce d'équipement pour les moulins à scie à Québec. Exception notable pour l'époque, tous les représentants des quatre générations avaient à leur actif des études de commerce à l'Académie commerciale de Québec, le dernier en date, Michel Auger, diplômé de M.B.A. de l'Université de Sherbrooke avait aussi fréquenté l'Académie de Québec. Aujourd'hui, Nicolas Auger, fils de Pierre et représentant de la 5^e génération, est un entrepreneur en construction spécialisé dans la fabrication de maisons et d'immeubles à ossatures de bois. Enfin, Isabelle Auger, sa sœur cadette, fille de Pierre, est designer à Montréal. Elle crée, fabrique et vend des lampes faites avec des lamelles de bois de placage d'essences du Québec, une autre façon de célébrer ce lien familial avec le bois. C'est donc dire que cette accointance de la famille Auger avec les domaines du bois n'est pas fortuite, qu'elle est ancienne et subsiste toujours aujourd'hui sous une autre forme, plus réduite.

Aujourd'hui, le commerce du bois d'œuvre a beaucoup changé à Québec, les cours à bois d'entreprises familiales ont peu à peu disparues dans les années 80, comme ailleurs au Canada, il s'est transporté de la cour à bois traditionnelle aux magasins-entrepôts des grandes chaînes de quincaillerie canado-américaines ou à des grands magasins spécialisés dans les matériaux de construction de tous types, mais à cette différence près qu'ils ne font plus la préparation du bois, ni sa transformation secondaire. Le plus souvent, les entrepreneurs en construction s'approvisionnent en bois d'œuvre directement auprès des grands grossistes montréalais comme Goodfellow, par exemple, quand les mêmes entrepreneurs n'achètent pas directement leur bois des producteurs locaux régionaux.

13 Cette proximité avec le domaine du bois m'aura moi-même orienté lors de mes études de linguistique française (lexicologie québécoise) et du choix de mon sujet de maîtrise, puis celui de mon doctorat (Le vocabulaire forestier au Québec, des origines à nos jours., Strasbourg, 1973) vers l'étude de la terminologie forestière québécoise et celle du commerce du bois à Québec au XIX^e siècle dans une perspective sociohistorique. Plus tôt, au milieu des années 60, durant les étés de 1962 à 1965, j'occupais un emploi d'été à la compagnie Auger & Auger Ltée, celui de commis aux ventes de détail et de garçon de cour, occupation qui m'a permis de me familiariser en profondeur avec les diverses activités de la maison A&A Ltée et surtout avec la terminologie qu'on utilisait à cette époque.

Par exemple, l'utilisation de la planche embouvetée de 6 ou 7 pouces d'épinette, sapin ou pruche, jadis produite en masse, était devenue plus rare dans la construction dans les années 1960, car elle avait été remplacée entre autres par les panneaux de bois et de particules comme sous-planchers et pour la fermeture des murs. Les moulures et les planches à clin, plus chères à produire sur place, sont désormais produites en masse en longueurs égales avec des épissures faites à la machine et souvent pré-peintes. Enfin, de façon générale, le bois a cédé une partie de son marché au profit de matériaux synthétiques comme le vinyle pour les lambris extérieurs et les fenêtres.

Toute cette évolution a amené avec les années une standardisation des produits de construction et une réduction de leur nombre offert sur le marché. Au temps des *cours à bois*, le client pouvait spécifier et faire préparer des pièces de bois selon ses besoins (dimensions, essences, qualité etc.) ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. D'ailleurs, des commerçants avisés de Château-Richer, les frères Cauchon, retraités de la scierie familiale de leur père, ont eu l'idée de créer en l'an 2000 leur entreprise *Spécibois: la boutique à bois* pour combler le vide laissé par la disparition des cours à bois traditionnelles. Cette entreprise offre ce qu'ils ont appelé le *bois sur mesure*, une offre de service orientée vers les besoins spécifiques des clients: essences de bois plus rares, grades de bois divers, dimensions sur mesure.

Même les mots du commerce du bois ont changé. Lors de nos recherches dans les années 70, la terminologie que nous avons étudiée était celle encore en usage chez les marchands de bois de la région de Québec et des environs¹⁴. Elle comportait de fait plusieurs domaines différents, relatifs soit à la *cour à bois*, aux dénominations commerciales des essences de bois, au bois comme matériau, à la transformation secondaire du bois, aux dénominations des différents produits du bois comme celles des différents sciages servant à la construction des maisons à ossature de bois. Le lexique du commerce du bois d'aujourd'hui n'est plus celui des cours à bois d'autrefois¹⁵, il s'est très certainement réduit, il est devenu moins régional en s'éloignant du lieu de production, moins spécifique

14 Dans notre thèse Auger1973, nous avons étudié 167 notions (167/677 = 150 termes env.) se rapportant à la cour à bois et couvert la terminologie de l'industrie secondaire du bois dans la ville de Québec.

15 Nous présentons en annexe une courte liste de termes typiques traditionnels en usage chez les marchands de bois à Québec.

et donc moins précis pour s'adapter à une clientèle élargie, toujours un peu anglicisé mais avec des anglicismes lexicaux différents pour dénommer les nouveaux matériaux tant ligneux que non ligneux qui apparaissent sur le marché au fil des ans. Fait plus important encore, c'est toute la base traditionnelle qui s'est effritée tant au plan socioprofessionnel que linguistique, pour constituer un domaine commercial comme les autres sans plus, en perdant donc cette accointance spécifique avec le bois et la forêt que nous avons évoquée précédemment. En 2018, un seul nom des dix familles nommées au début de cet article se retrouve encore dans le commerce local du bois à Québec, mais dans la version modernisée d'un centre de rénovation, il s'agit du nom CANAC adopté en 2010 et propriété du groupe Laberge depuis 1985.

RÉFÉRENCES

- AFPQ 1947, A.-R. Gobeil ing. F. éd., Canada Indexing and Publishing Reg'D, Québec, 1946, 350 p.
- AUGER, Pierre (1973) Le vocabulaire forestier au Québec des origines à nos jours, étude historique, thèse de doctorat de 3^e cycle, Université des Sciences humaines de Strasbourg, Strasbourg, 789 p. (2 vols.) (Augfor73)
- BERVIN, George. Espace physique et culture matérielle du marchand-négociant à Québec au début du XIX^e siècle (1820-1830). Material Culture Review / Revue de la culture matérielle, [S.l.], jan. 1982. ISSN 1927-9264.
- BERRY, John W. American Lumberman Telecode – Short, Cheap and Accurate Overland and Ocean Telegraphy, éd. American Lumberman, Chicago, 1902, 402 pages.
- HUDON, J.-É. Vocabulaire forestier, Québec, 1946, 502 pages.
- PERRON, Alexandra. Spécibois : la boutique à bois, Le Soleil, Québec, 27 avril 2013. (<https://www.lesoleil.com/maison/specibois-la-boutique-a-bois-5d75fb95ac271527f62f447f56d6a97c>).

ANNEXE I

Exemple de termes traditionnels en usage chez les marchands de bois d'autrefois

- **BLANCHI**
« Se dit d'un sciage raboté mécaniquement »
- **BOIS MOU / BOIS FRANÇ**
« bois tendre / bois dur »
- **BOTTEUSE**
« Scie oscillante à rogner »
- **BRAN DE SCIE**
« Sciure de bois »
- **CLABORD**
« Planche de lambris à clin »
- **COLOMBAGE**
« Sciage d'épinette (sapin ou pruche) de 2 x 4 servant dans les cloisons en bois »
- **CORDE**
« Pile de bois »
- **CORDER**
« Empiler des sciages »
- **CORROYEUR**
« Dégauchisseuse »
- **DÉCLIN**
« Planche de lambris à clin »
- **FLACHE**
« Reste d'écorce sur l'arête d'un sciage »
- **FORENCE**
« Latte utilisée dans la construction d'un mur »
- **GOUJON**
« Baguette cylindrique en bois dur »
- **MADRIER**
« planche de forte section de résineux utilisée en construction »
- **MOULIN**
« Scierie »
- **PIED MESURE DE BOIS**
« mesure volumique d'une pièce de bois »
- **PIED MESURE DE PLANCHE**
« mesure linéaire d'une pièce de bois »
- **PIED-DE-ROI**
« règle en bois pliable faisant 36 pouces »
- **PILER**
« mettre des planches en pile »
- **PLANCHE EMBOUVETÉE**
« planche à rainure et languette »
- **PLANER**
« raboter mécaniquement des planches »
- **PLANEUR**
« raboteuse »
- **RIPE**
« copeaux de raboteuse ou de moulurière »
- **SHAPER**
« toupie »
- **SHED À BOIS**
« hangar pour le rangement vertical du bois »
- **SOLIVEAU**
« solive »